

dans la personne de la reine du Danemark, n'en était pas moins apparentée à la plupart des trônes d'Europe.

Sa nombreuse famille, élevée par elle avec le soin scrupuleux d'une bonne bourgeoise, comprenait six enfants, trente-deux petits-enfants et quatorze arrière-petits-enfants.

Elle était fille du landgrave de Hesse Cassel ; née le 7 septembre 1817, elle épousa son cousin Christian Sleswig-Holstein, alors duc de Gluckbourg, mais d'une fortune tellement modeste qu'il devait donner, pour vivre, des leçons d'anglais et de mathématiques à des héritiers de riche naissance, tandis que la future reine de Danemark, tout en élevant ses enfants, faisait elle-même ses robes et ses chapeaux.

Mais les destins et les flots sont changeants, affirme la chanson, et rien ne le peut mieux prouver que le sort de cette princesse, d'une condition presque misérable dans la première partie de sa vie et dont le mari, en 1852, était reconnu prince héritier du vieux roi Frédéric VII, sans postérité.

Le 15 novembre 1863, Christian de Sleswig-Holstein montait sur le trône de Danemark sous le nom de Christian IX.

De son mariage avec la défunte reine sont nés six enfants. Le prince royal, Frédéric, gendre du roi de Suède ; le prince Valdemar, marié à la princesse Marie, fille du duc de Chartres ; le prince Guillaume, depuis roi de Grèce, sous le nom de Georges I^{er} ; la princesse Alexandra de Gallès, future reine d'Angleterre ; la princesse Dagmar, impératrice douairière de Russie, veuve du Tsar Alexandre III ; la princesse Thyra, duchesse de Cumberland, de Brunswick et de Lunebourg.

La défunte reine menait, à la cour de Copenhague, une vie extrêmement simple, ne s'occupant nullement de politique, tout entière à ses devoirs de famille et de charité. Elle tenait à jour une volumineuse correspondance avec tous ses enfants, les informant, par le menu, de tous les incidents domestiques qui étaient toute sa vie. Mais ses noces d'or, célébrées en 1892, furent non-seulement une véritable fête nationale pour les Danois mais aussi une solennité européenne. "La belle-mère de l'Europe", ainsi l'avait sarcastiquement surnommée le prince de Bismark, avait, par ses multiples alliances, un pied à toutes les cours et sa mort les met toutes en deuil.

Comme Cornélie, mère des Gracques, elle aurait pu, montrant ses enfants, répéter le fameux : "Voici mes bijoux à moi". Mais ses alliances superbes n'avaient pu sauver son propre pays de l'invasion étrangère, de la guerre et du morcellement.

Hélas ! Ne faut-il pas prendre son parti de la situation nouvelle qu'a presque supprimé la raison d'Etat.

"L'Etat, c'est moi," disait le roi Soleil. "L'Etat, c'est la nation," serait-il forcé de dire aujourd'hui.

La mère dut donc souffrir ce que la souverain était impuissante à empêcher.

Sur sa tombe fraîchement ouverte, le monde entier se bornera à dire que ce fut une simple et une sympathique. Sa bonté était légendaire ; excel-



LAO YU.

lente reine, excellente mère, quelle plus belle épithète pouvait-elle mériter ?

* * *

Il y a vingt ans, le gouvernement chinois mettait à prix la tête du chef des Pavillons Noirs, le célèbre Lao Yu. Depuis cette époque, le condottière chinois a été successivement chef de bandits et général chinois et, à ce double titre, a conquis, parmi ses jaunes compatriotes, un prestige immense qui en fait un homme quasi-légendaire.

Son audace et son habileté avaient déjà été appréciées par la France, lors des guerres du Tonkin et de l'Annam. On sait quelle résistance offrirent aux troupes françaises les Pavillons-Noirs que le gouvernement chinois encourageait cauteusement alors que l'armée régulière était soi-disant rappelée.

Aussi, en 1884, Lao Yu, amnistié de tous ses crimes, était-il créé brigadier-général de l'armée du céleste empire. En 1894, lors de la guerre sino-japonaise, Lao Yu commandait à Formose dont il prenait la fuite, du reste, y laissant pénétrer paisiblement les Japonais qu'il avait fait vœu d'exterminer. Le 25 mai dernier, avec une escorte de 6,000 irréguliers, il arrivait à Canton devant lequel il établissait son camp, commettant mille déprédations.

Que veut dire cette nouvelle posture prise par le célèbre agitateur ? Les Anglais prétendent que c'est la France qui l'arme afin de pêcher en eau trouble (1). Nous serions tentés, au contraire, de prendre le contrepied de cette opinion. Quoiqu'il en soit, Lao Yu semble attendre les événements. Lesquels ?

Agé de soixante ans, le redoutable bandit est taillé en athlète. C'est le parfait type des Mongols dont il descend indubitablement, étant né dans le Kouangtung.

Il n'y a, dans les circonstances actuelles, aucun homme en Chine plus apte à fomenter une révolte générale et à la faire triompher.

LOUIS PERRON.

PAUVRE PETITE !

Mme Charitable. — N'as-tu pas de parents, ma petite ?

Lisette. — Non, madame. Je suis née dans un asile d'orphelins.

VOYANT DE LOIN

Mlle Beaubien. — Docteur, voulez-vous passer au bureau de M. Vieuxrichard, N° 5 rue*** ? Allez faire un bout de conversation avec lui, et sans qu'il se doute de vos intentions, tâchez qu'il vous rende compte de son état de santé.

Le médecin. — Etes-vous son épouse ?

Mlle Beaubien. — Non, mais j'ai une chance de le devenir, et je voudrais savoir s'il en a encore pour longtemps à vivre.

L'hypocrisie est un vice à la mode, et tous les vices à la mode passent pour vertus. — MOLIERE.



Princesse Marguerite, petite-fille du duc de Chartres. — Grande-duchesse Olga.

LA REINE DE DANEMARK.